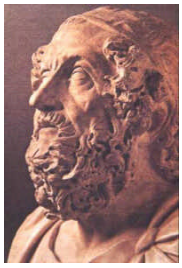
TRADUCTION

L'*ILIADE*

Chant I, v. 1-36; 223-244
[1714]

traduit par Houdar de la Motte

(1672-1731)



Source : Edmond Cary, *Les Grands traducteurs français*, Genève, Librairie de l'Université Georg, 1963.

Livre premier

Muse, raconte-moi la colere d'Achille,
Pour les Grecs, pour lui-même, en malheurs si fertille ;
Et qui le retenant dans un cruel repos ;
Fit, aux Champs Phrygiens, périr tant de Héros.
Tel fut de Jupiter le décret homicide,
Depuis qu'aux cœurs d'Achille & du puissant Atride
La discorde insolente eut versé son poison,
Et dans ces cœurs aigris eut éteint la raison.
Quel Dieu de ces Héros rompit l'intelligence ?
Apollon, que Chrysés arma pour sa vengeance,
Qui dans le camp des Grecs, semant par-tout l'effroy,
Fit payer aux sujets la faute de leur Roy.
Chrysés pour dérober sa fille à l'esclavage,
Chargé de dons, aborde au Phrygien rivage ;
Il croit déjà la voir renduë à ses transports,
Et compte sur ses pleurs, plus que sur ses thrésors.
Il paroît ; d'Apollon le Sceptre, la Couronne
Accroît la Majesté que son âge lui donne.
Vous Atrides, dit-il, vous Grecs qui les suivez,
Puissiez-vous voir bien tôt vos travaux achevez,
Et laissant vôtre affront sous les débris de Troye
Rentrer dans vos foyers, pleins d'honneur & de joye.
De ma fille, à ces dons, laissez tomber les fers ;
Je la demande au nom du Maître que je sers.
Tous les cœurs sont émûs pour ce malheureux pere ;
Tous réverent en lui son sacré caractere.
Du retour de sa fille ils approuvent le prix.
Atride à leurs respects sent croître ses mepris,
Et seul bravant l'arrêt que tout son Camp prononce,
Son inflexible orgueil lui dicte sa reponce.
Vieillard, loin de ce camp précipite tes pas ;
Tout ce vain appareil ne t'y défendroit pas ;
Ta présence m'aigrit, ta priere m'outrage ;
Ta fille est pour jamais livrée à l'esclavage,

Et dans les longs travaux où je veux l'avilir,
La Grece doit la voir indignement vieillir.
Il dit. Le Prêtre garde un silence timide ;
Il s'éloigne, & bien-tôt loin des regards d'Atride,
L'œil en pleurs & le cœur oppressé de sanglots,
A son Dieu tutelaire il adresse ces mots.

. . . . . .

Pallas s'éleve au Ciel ; le Héros qu'elle laisse
Accorde encor ces mots au dépit qui le presse.
Quel orgueil effrené possede Agamemnon ?
Quel excès, quelle yvresse a troublé ta raison ?
Lâche, ton seul aspect doit détromper la Grece :
Et tes yeux de ton cœur décelent la foiblesse.
Jamais dans les Combats avec nous emporté
As-tu du moindre effort couvert ta lâcheté ?
Par-tout dans tes frayeurs tu vois la mort présente.
Les perils sont pour nous ; le seul butin te tente,
Ton bras du sang Troyen craindroit de se soüiller :
Et tu n'es Chef des Grecs que pour les dépoüiller.
Peuple digne du joug où ton orgueil le livre.
Digne de t'obeïr, puisqu'il te laisse vivre !
A ces vils combattans, c'est trop m'associer :
D'avec toi, d'avec eux, je veux me délier.
Mais craignez tous, qu'ainsi que ce Sceptre sterile
Sur sa tige autrefois fut un Rameau fertile,
Qui separé du tronc qui pouvoit le nourrir
A perdu sous le fer l'espoir de refleurir :
Craignez, craignez ainsi, que separez d'Achille
Vous n'opposiez à Troye une haine inutile,
Et que du fer d'Hector vous ne sentiez les coups ;
Foibles rameaux d'un tronc qui vous soutenoit tous.